

ARISTE EXCOFFON

A PROVIDENCE

VEILLE TOUJOURS

COMÉDIE EN DEUX ACTES

POUR JEUNES FILLES



PARIS
RENÉ HATON, LIBRAIRE-ÉDITEUR
35, RUE BONAPARTE, 35



LA PROVIDENCE

VEILLE TOUJOURS



ARISTE EXCOFFON

LA PROVIDENCE

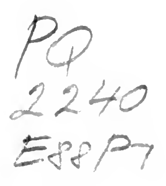
VEILLE TOUJOURS

COMÉDIE EN DEUX ACTES

POUR JEUNES FILLES



PARIS
RENÉ HATON, LIBRAIRE-ÉDITEUR
35, RUE BONAPARTE, 35



PERSONNAGES

MADAME D'AUBEL.
ALICE DE RONCEAUX, sa nièce.
JEANNE D'AUBEL, 11 ans, fille de madame d'Aubel.
AURETTE D'AUBEL, 9 ans, — — —
PAULINE, 16 ans, marchande de poisson.
LA MÈRE VARNIER, 70 ans, grand'mère de Pauline.
CATHERINE, femme de pêcheur.
JENNY, orpheline élevée par les sœurs.

La scène se passe en Normandie au bord de la mer.

LA PROVIDENCE
VEILLE TOUJOURS

ACTE PREMIER

Décor : Une salle d'étude dans l'école des Sœurs. — Deux portes ; l'une au fond de la scène, l'autre latérale.

SCÈNE PREMIÈRE

PAULINE, JEANNE, AURETTE. *Pauline, assise dans un coin, a la tête penchée sur un pupitre. En voyant entrer quelqu'un, elle se place de manière à n'être pas vue.*

ALICE, *entrant avec ses cousines.*

La classe est finie, nous pouvons entrer.

JEANNE

Il est grand temps, car nos guirlandes ne sont pas terminées.

ALICE

Je ne crois pas qu'il nous en reste beaucoup à faire.

AURETTE. *Elle a un petit sac de soie au bras gauche.*

C'est égal, tu as bien fait de venir passer quinze jours ici pour nous aider... (*Alice a ouvert une armoire et en tire des couronnes et des guirlandes. Elles s'asseyent et y travaillent.*)

ALICE

C'est un voyage dont j'avais envie depuis bien longtemps. Vous me parliez toujours de la villa des Mouettes, et je ne la connaissais pas...

JEANNE

La trouves-tu jolie? (*Aurette se lève et sort par la porte du fond.*)

ALICE

Charmante! Et si bien située! A mi-côte, tout près de la mer...

JEANNE

Comment, Aurette ne travaille déjà plus!

ALICE

Mais non. Où est-elle passée?

JEANNE

Oh! la petite paresseuse! (*Appelant.*) Aurette!... Aurette!...

AURETTE, *du dehors.*

Je viens... je viens... (*Elle rentre, tenant d'une main un carton de loto, et de l'autre, un numéro qu'elle vient de tirer de son sac.*)

JEANNE

D'où sors-tu?

AURETTE

Je regardais la mer.

ALICE

En jouant au loto?

AURETTE

62, j'ai gagné!

JEANNE

Oh! c'est trop fort! jouer au loto dans la rue! Tu deviens folle!

ALICE, *souriant.*

Heureusement, c'est une folie douce.

AURETTE

Drôle de rue! Moi, j'appelle ça la plage..... une rue avec des galets et des bateaux échoués...

PAULINE, *à part.*

Est-ce qu'elles sont là pour longtemps? Je voudrais m'en aller chez nous, mais je ne veux pas leur dire bonjour.

JEANNE

Voyons, laisse là ton loto, Aurette.

AURETTE

Oh! c'est si amusant!

ALICE

Surtout quand on joue toute seule.

AURETTE

Tiens! comme ça, je suis sûre de toujours gagner...

PAULINE, *à part.*

Quel ennui! grand'mère va m'attendre... Mais si je bouge, on me verra, et faudra parler...

JEANNE

Allons, Aurette, laisse tes cartons et tes boules de loto, et viens nous aider.

AURETTE, *s'approchant.*

Alors, elle sera belle, la procession... mais belle, belle? puisque vous préparez tant de couronnes et de guirlandes?

ALICE

Magnifique! Pour la Fête-Dieu, rien n'est trop beau.

JEANNE

Il viendra des environs douze paroisses, avec leurs bannières et leurs statues de saints.

AURETTE

Et les marins porteront leurs petits vaisseaux d'argent?

JEANNE

Comme l'année dernière...

ALICE

Les vaisseaux offerts pour l'accomplissement des vœux faits pendant les tempêtes.

JEANNE

Oui, c'est cela. Mais, Aurette, encore une fois, laisse ton loto; tu es insupportable!

ALICE

Jeanne a raison, aide-nous un peu. (*Aurette s'approche d'une table pour y déposer son sac et son carton; apercevant Pauline, elle recule avec effroi.*)

AURETTE

Pauline Varnier!

PAULINE, *se levant, et d'un ton rude.*

Eh bien, oui, c'est moi... Après ?... Avez-vous peur que je ne vous mange? Je ne suis pas un crocodile ou une baleine pour vous avaler si facilement...

ALICE

Personne n'a de vous une pareille idée. Mais, puisque vous êtes encore à l'école, voulez-vous travailler un moment avec nous? Nous sommes pressées.

PAULINE

Je n'ai pas le temps; j'ai besoin chez nous.

ALICE

Alors, ce sera pour une autre fois... Vous vivez, je crois, avec votre grand'mère?

PAULINE. *Elle range ses livres et ses cahiers dans son pupitre.*

Oui.

JEANNE

Elle va bien, la mère Varnier? (*Aurette se tient debout, serrée contre Alice.*)

PAULINE

Je n'en sais rien, je ne l'ai pas vue de la ma-

tinée. D'ailleurs, pourquoi donc est-ce que je travaillerais aux couronnes? Je n'y vais point, à la procession.

JEANNE

La procession de la Fête-Dieu, tout le monde y sera.

PAULINE

Excepté moi.

ALICE

Si, vous y viendrez comme les autres; il le faut; et je ne vois pas ce qui pourrait vous en dispenser.

PAULINE

Pour que chacun s'éloigne et me fuie comme si j'avais la peste... merci bien...

ALICE

Où prenez-vous cette mauvaise pensée?

PAULINE, *haussant les épaules.*

Comme si je ne savais pas à quoi m'en tenir là-dessus!... Quand je passe, on m'évite; quand je suis passée, on chuchote, on glose... Oh! dans le pays on me déteste, mais je le rends bien à chacun.

JEANNE

Alors, vous êtes très méchante.

ALICE

Jeanne, tais-toi.

PAULINE, *avec colère, et fermant brusquement son pupitre.*

Méchante!.. méchante! Vous aussi, vous m'injuriez. Qu'est-ce que je vous ai donc fait pour que vous me trouviez méchante? (*Elle traverse la scène et se dirige vers la porte du fond.*) Une demoiselle bien élevée qui dit des injures à quelqu'un qui ne lui a rien fait... voilà qui est mal. Mais tout le monde s'en mêle, ici!... Oh! les vilaines gens!.... les vilaines gens!... (*Elle sort en menaçant du poing.*)

SCÈNE II

AURETTE, ALICE, JEANNE

AURETTE

Elle me fait peur, avec sa grosse voix et ses yeux brillants, comme si elle était un loup.

ALICE

C'est une fille étrange, et facile à irriter.

JEANNE

Sa grand'mère est si bonne! Quelle différence!

ALICE

Elle en a bien l'air : je l'ai aperçue hier matin sur le seuil de sa porte...

AURETTE, *allant vers la table sur laquelle elle a déposé son sac.*

Et mon loto? pourvu qu'elle ne me l'ait pas

pris, cette vilaine Pauline ! Non, heureusement, le voilà... Elle en serait bien capable, de me le prendre, pour me faire de la peine.

JEANNE

Oh ! oui.

ALICE, *à part.*

Je ne sais pourquoi, mais en dépit de ses violences et de l'âpreté de son langage, cette fille m'intéresse. (*Haut.*) A-t-elle toujours été ainsi?

JEANNE

Je n'en sais rien...

ALICE

Je m'informerai de ce qui la concerne; il doit y avoir quelque chose de particulier dans sa vie. Justement, voici ma tante qui, sans doute, pourra satisfaire ma curiosité.

SCÈNE III

LES MÊMES, MADAME D'AUBEL

MADAME D'AUBEL

Ah ! vous êtes encore ici, mes enfants; je vous cherchais...

ALICE

Nous sommes venues terminer nos guirlandes et nos couronnes, ma tante.

MADAME D'AUBEL

Eh bien, où en êtes-vous?

ALICE

Je tiens la dernière.

MADAME D'AUBEL

Elles sont jolies.

JEANNE

Alice les fait très bien.

MADAME D'AUBEL

Et les corbeilles? Les oriflammes?

JEANNE

Tout est prêt...

MADAME D'AUBEL

Monseigneur arrive ce soir, d'après ce que je viens d'entendre dire. (*Aurette s'est approchée d'une table et joue au loto.*)

ALICE

Tant mieux, sa présence rendra la fête encore plus solennelle.

JEANNE

Un évêque!... je crois bien !...

AURETTE, *appelant un numéro.*

Vingt-trois...

JEANNE, *étonnée.*

Vingt-trois évêques! ici! mais est-ce possible?

AURETTE, *riant.*

Non, c'est le numéro que j'appelle dans mon jeu.

ALICE

Viens donc compter les couronnes; cela vaudra mieux.

JEANNE

Elle jouera bientôt jour et nuit... Quelle petite maniaque !

AURETTE

C'est si amusant! si amusant! surtout quand on gagne.

MADAME D'AUBEL

Les enfants de l'école savent-ils les cantiques qu'ils doivent chanter demain?

ALICE

Oui, ma tante, ils les disent même très bien; avec beaucoup de mesure.

MADAME D'AUBEL

Nos bonnes Sœurs s'y donnent tant de peine!...

JEANNE

C'est vrai. (*Aurette, qui a quitté son jeu, compte les couronnes.*)

AURETTE

Il y en a vingt-huit, en tout.

ALICE

Bien, c'est le compte.

MADAME D'AUBEL

Est-ce que Pauline Varnier n'était pas là, tout à l'heure ?

JEANNE

Oui, maman.

MADAME D'AUBEL

Je viens de la rencontrer à quelques pas de l'école, mais elle a détourné la tête et feint de ne pas me voir, pour ne pas se donner la peine de me dire bonjour, ou simplement me saluer.

AURETTE

Oh! la vilaine fille! cela lui ressemble bien.

MADAME D'AUBEL

Certes, elle n'est pas aimable.

AURETTE

Elle me fait peur, maman, grand'peur!

MADAME D'AUBEL

C'est de l'enfantillage! Quel mal pourrait-elle te faire? Je suis sûre, d'ailleurs, qu'elle n'en a pas la moindre envie.

ALICE

Il est vrai que cette petite marchande de poisson a en elle quelque chose de sauvage, d'âpre comme le vent lorsqu'il souffle en tempête. Son père et sa mère sont-ils de même?

MADAME D'AUBEL

Sa mère est morte et son père est absent, depuis bien des mois; quant à sa grand' mère, c'est la bonté, la douceur, la résignation même.

ALICE

Ont-ils un peu de bien?

MADAME D'AUBEL

Au contraire, ils sont très pauvres.

JEANNE

Elle est morte depuis longtemps, sa mère?

MADAME D'AUBEL

Depuis très longtemps, elle a péri entraînée par la mer descendante, un jour de gros temps, comme elle revenait de la pêche. Pauline était alors en bas âge.

ALICE

Pauvre femme ! Pauvre petite !...

JEANNE

Et son père est un méchant homme. Il a battu si fort Jacques, le fils de Catherine, que le pauvre garçon ne reviendra jamais au pays... jamais... jamais...

ALICE

Mais c'est horrible, ce que dit Jeanne!

JEANNE

Puisqu'il est mort à Terre-Neuve, il ne peut pas revenir.

MADAME D'AUBEL, *avec sévérité.*

Jeanne, je te défends de parler de choses aussi graves, et qui ne sont pas certaines.

JEANNE

Dans le pays, tout le monde dit la même chose.

AURETTE, *gravement.*

Oui, tout le monde.

MADAME D'AUBEL

Ce n'est pas une preuve suffisante pour y croire.

AURETTE

Et Pauline est devenue, maintenant, méchante comme son père.

MADAME D'AUBEL

Aurette, tais-toi. (*A Alice.*) C'est une histoire malheureuse, dont personne ne connaît encore le dénouement d'une manière positive.

ALICE

Voudriez-vous me la raconter, ma tante?...

MADAME D'AUBEL

Volontiers...

ALICE

Car, malgré la rudesse de cette fille, je me sens prise pour elle d'un véritable intérêt.

MADAME D'AUBEL, *jetant un coup d'œil au dehors.*

Pas maintenant, voici sa grand'mère qui vient ici et semble la chercher.

ALICE

Comme elle marche lentement la pauvre vieille ! (*Aurette a repris son loto.*)

MADAME D'AUBEL

Elle n'a que soixante-dix ans, mais les privations et les chagrins ne lui ont pas été épargnés. (*Tirant sa montre.*) L'heure du déjeuner approche, je vais rentrer.

ALICE, *replaçant les objets dans l'armoire dont elle met les clefs dans sa poche.*

Moi aussi, ma tante.

MADAME D'AUBEL, *à ses filles.*

Venez, mes enfants. (*Elles sortent, laissant Aurette derrière elles.*)

AURETTE

Quine!... J'ai gagné!!!

JEANNE, *rentrant.*

Viens-tu, Aurette, nous partons. (*Plus fort.*) Viens-tu? (*Aurette tressaute et laisse tomber ses cartons et ses boules.*)

AURETTE

Ah! tout est par terre!... C'est de ta faute... Pourquoi cries-tu comme ça?...

JEANNE

Parce que tu deviens sourde.

AURETTE, *ramassant les objets tombés.*

Aide-moi, au moins.

JEANNE

Maman nous appelle.

AURETTE

Dis, aide-moi, je t'en prie...

JEANNE, *l'aidant.*

Ah! que tu es ennuyeuse... (*Elles remettent les objets dans le sac.*)

AURETTE

Voilà le malheur réparé ; merci.

JEANNE

Tâche de ne plus les laisser tomber... (*Elles se dirigent vivement vers la porte et heurtent la mère Varnier qui entre.*)

JEANNE, *à Aurette.*

Fais donc attention, Aurette.

AURETTE

C'est toi qui me pousses...

MÈRE VARNIER

Il n'y a pas de mal, mesdemoiselles, il n'y a pas de mal...

JEANNE *et* AURETTE, *ensemble.*

Bonjour, mère Varnier... (*Elles s'éloignent.*)

MÈRE VARNIER, *se retournant.*

Bien le bonjour, mesdemoiselles...

SCÈNE IV

MÈRE VARNIER, *seule. Elle regarde autour d'elle.*

Non, Pauline n'est point là... Voilà tantôt une bonne heure que je l'attends... C'est le moment de manger la soupe... et elle le sait bien. Où donc peut-elle être passée? (*Elle s'assied.*) Seigneur! que je suis lasse! que je suis donc lasse!... C'est le chagrin qui lui tourne la tête, à cette pauvre Pauline!... C'est dur aussi d'entendre débiter un tas de méchancetés sur son père, sans pouvoir fermer la bouche aux gens par une bonne réplique... car au bout du

compte, personne n'est encore revenu de Terre-Neuve pour dire la vérité vraie... Et moi — je sais bien que je suis la mère de celui qu'on accuse, et qu'une mère ne voit qu'avec son cœur — mais, non, moi, je ne me mettrai jamais dans la tête que Pierre est un assassin... non, non, ça, faut pas y compter... Je l'ai toujours connu rude, brusque même, quand il était tout petit; mais brave et secourable aux gens en peine... Ah! ils devraient s'en souvenir ici, car les jours où la mer faisait rage, on le voyait, un des premiers, aller contre vent et marée, au-devant des malheureux en détresse... Non, mon Pierre n'est point capable d'une mauvaise action... ça n'est pas vrai... Ça n'est pas vrai! (*Elle se relève péniblement.*) Tout de même, je ne sais plus où chercher Pauline; je vas m'en retourner chez nous; le dîner sera froid, si elle tarde encore...

SCÈNE V

LA MÈRE VARNIER, PAULINE

PAULINE

Tiens! vous êtes là, grand' mère...

MÈRE VARNIER

Je te cherche partout... D'où donc que tu sors?

PAULINE

De la maison.

MÈRE VARNIER

Voilà beau jour que je t'y ai attendue. Puis je suis venue voir ici ; nous n'aurons point pris le même chemin, puisque je ne t'ai point rencontrée.

PAULINE

C'est à croire. Aujourd'hui, je suis restée à l'école après les autres, et, en m'en retournant chez nous, j'ai marché droit devant moi, sans avoir idée que vous m'attendiez, sans plus seulement savoir où j'allais...

MÈRE VARNIER

Pour sûr, ma pauvre fille, tu n'as plus la tête à toi.

PAULINE

Si, je l'ai encore, par malheur, car il y a des moments où j'aimerais mieux être folle.

MÈRE VARNIER

Tais-toi, Pauline, tais-toi : parler comme ça c'est offenser le bon Dieu.

PAULINE

Ah! grand' mère! grand' mère! je suis si malheureuse!

MÈRE VARNIER, *caressante.*

Ma petite Pauline...

PAULINE

Je vous dis qu'ils m'ont rendue méchante, que je ne me reconnais plus, et qu'ils sont des menteurs.

MÈRE VARNIER

Ma pauvre petite, mon cœur me dit la même chose; mais patiente, mon enfant, un jour viendra où on saura toute la vérité. Alors, si ton père est innocent, on lui rendra justice.

PAULINE

En attendant, tout le monde l'accuse, et me jette la pierre.

MÈRE VARNIER

Mais, non. Des idées que tu te fais; car, en mettant les choses au pire, toi, tu ne serais cause de rien.

PAULINE

A les entendre, on ne s'en douterait guère. Ainsi, pas plus tard que tout à l'heure, les filles de madame d'Aubel me disaient des injures, et s'éloignaient de moi, comme si j'avais la peste.

MÈRE VARNIER

C'est pourtant une bonne famille, « du bon monde », les d'Aubel.

PAULINE

Vous voyez bien qu'ils ne valent pas mieux les uns que les autres... c'est tout pareil...

MÈRE VARNIER

Allons, viens dîner, la soupe sera froide.

PAULINE

Je n'ai pas faim.

MÈRE VARNIER

Viens donc!

PAULINE, *faiblissant.*

Non, laissez-moi... j'aime mieux rester là; j'irai plus tard...

MÈRE VARNIER, *tendrement.*

Ma petite Pauline, allons chez nous...

PAULINE, *sanglotant.*

Ah! grand'mère! grand'mère! que j'ai de peine! mon pauvre cœur en est plein!...

MÈRE VARNIER

Dieu est juste, mon enfant, Dieu est bon: faut se fier à lui; sa Providence veille... espère... (*Elles sortent par le fond, la grand'mère s'appuyant sur le bras de sa petite-fille.*)

PAULINE

Oh, oui, j'en ai de la peine, et une grosse!

SCÈNE VI

CATHERINE *Elle entre par la porte latérale.*

Enfin, les voilà parties! J'attendais derrière la porte, car je ne tiens pas à voir Pauline et je commençais à croire qu'elle ne se déciderait pas à s'en aller... J'ai compassion de la grand'mère... pauvre femme!... si résignée!... Et quelle misère dans leur maison, depuis que son fils Pierre s'est embarqué pour Terre-Neuve!... Voyons, il faut que je fasse la commission de la sœur Angélique; elle m'a dit de lui apporter six couronnes roses et quatre blanches... (*Elle*

se dirige vers l'armoire.) Tiens, il n'y a pas de clef... pourvu que Pauline ne l'ait point prise... pour faire un mauvais tour... elle en serait bien capable. Je vais demander à la Sœur si elle n'aurait point mis la clef dans sa poche, sans y prendre garde...

SCÈNE VII

CATHERINE, ALICE

ALICE. *Elle tient une clef à la main.*

Bonjour, Catherine.

CATHERINE

Bonjour, mademoiselle.

ALICE

Ne chercheriez-vous pas la clef de l'armoire?

CATHERINE

Justement, mademoiselle.

ALICE

La voici; je l'avais emportée, par mégarde...

CATHERINE

Ça vous a donné la peine de redescendre de la villa des Mouettes : c'est ennuyeux.

ALICE

La peine n'est pas grande; nous demeurons si près de l'école.

CATHERINE, *prenant les couronnes.*

C'est vrai. Je venais chercher des couronnes.

La procession sera belle, demain; vous pouvez y compter...

ALICE

Je le crois. Avez-vous des enfants à y conduire?

CATHERINE, *tristement.*

Oh! mademoiselle, je n'ai jamais eu qu'un garçon, mais à l'heure qu'il est, je ne pourrais pas dire s'il est encore de ce monde.

ALICE

Comment cela?

CATHERINE

Vous ne savez donc point, mademoiselle, l'histoire de Pierre et de mon pauvre Jacques?

ALICE

Non. Qui est Pierre?

CATHERINE

Un marin d'ici, le fils à la mère Varnier.

ALICE

Et le père de Pauline, alors?

CATHERINE

Oui, mademoiselle.

ALICE

Contez-moi cela, cette fille m'intéresse.

CATHERINE, *étonnée.*

Pauline Varnier?

ALICE

Oui.

CATHERINE

Elle est pourtant bien méchante.

ALICE

N'importe, dites-moi cette histoire; je vous en prie.

CATHERINE

Si mademoiselle veut bien attendre un moment, je lui raconterai la chose; mais il faut d'abord que je porte des couronnes à la sœur Angélique. Ça ne sera pas long; je ne fais seulement qu'aller et venir.

ALICE

Bien, je vais vous attendre.

CATHERINE

Ne craignez point, je vas me dépêcher. (*Elle sort par la porte latérale, emportant les couronnes.*)

SCÈNE VIII

ALICE, AURETTE, *puis* JEANNE

AURETTE. *Elle a les cheveux en désordre, son chapeau à la main et un petit panier attaché à sa ceinture.*

Quel vent! Quel vent! il vous fait courir plus vite que vous ne voulez... Et la vague!... elle saute, elle vous éclabousse... J'en ai la figure toute mouillée.

ALICE

Comment, c'est encore toi ! Pourquoi es-tu revenue ? et seule ?

AURETTE

Jeanne est avec moi, et maman nous a permis de venir te rejoindre. Le déjeuner n'est pas prêt.

JEANNE, *du dehors.*

Aurette ! Aurette ! attends-moi donc...

AURETTE

C'est le vent qui m'a poussée ; il m'a fait courir malgré moi.

JEANNE, *tout essoufflée.*

Cette Aurette va plus vite qu'une hirondelle ; on ne peut pas la suivre.

AURETTE, *à Alice.*

Tu restes là, pourquoi ?

ALICE

Petite curieuse.

JEANNE

Dis, qu'est-ce que tu fais ici ?

ALICE

J'attends Catherine qui va revenir tout à l'heure, et à qui j'ai à parler.

JEANNE

Une brave femme, et toujours si polie. En voilà une qui n'aime pas Pauline !

AURETTE

Comme moi !

ALICE

Je n'ai pas besoin de vous ici. Rentrez toutes les deux ; ma tante s'inquiéterait si vous restiez plus longtemps dehors.

AURETTE

Tu ferais bien mieux de rentrer avec nous.

ALICE

Allez toujours devant, je vous rejoindrai tout à l'heure.

JEANNE, *regardant au fond, par la porte.*

Oh ! que les vagues sont belles ce matin ! on dirait des montagnes !

AURETTE

Puisqu'on ne déjeune pas encore, allons faire une partie de loto sur le sable, veux-tu, Jeanne ? Avec le vent qui souffle, ce sera très drôle.

JEANNE

Mais tu ne l'as pas, ton loto...

AURETTE, *ouvrant son panier.*

Tu crois ?... regarde.

ALICE, *riant.*

Je me figure qu'elle dort avec. Mais, soyez gentilles, rentrez tout de suite à la maison ; cela vaudra mieux.

JEANNE

Oui, nous redescendrons au bord de la mer après déjeuner. Viens, Aurette. (*Elles sortent en se tenant par la main.*)

ALICE, *les suivant du regard.*

Ne vous amusez pas en route ; vous m'entendez ?

JEANNE

Non, non, sois tranquille.

SCÈNE IX

ALICE, CATHERINE

CATHERINE

Me voilà, mademoiselle ; maintenant, je suis à vous.

ALICE

Mais vous avez peut-être affaire ?...

CATHERINE

Pas pour l'instant. D'ailleurs, depuis que mon Jacques « a embarqué » pour la pêche à la morue, je ne suis jamais bien pressée de rentrer ; la maison est si triste ! si vide !... Elle me paraît plus grande de moitié.

ALICE, *assise.*

Asseyez-vous, Catherine. Vous devez être lasse, après avoir pêché toute la matinée.

CATHERINE

Ça c'est vrai ; merci mademoiselle. (*Elle s'assied.*) Or, pour conter l'histoire en entier, et comme vous n'êtes pas du pays, je vous dirai d'abord que je suis restée veuve toute jeune,

avec mon garçon, qui n'avait que cinq ans quand son pauvre père a péri.

ALICE

Comment l'avez-vous perdu, votre mari?

CATHERINE

Ah ! ma bonne demoiselle, c'est toujours la même chose, pour nous autres, gens de mer. Sa barque a chaviré un jour de tempête, et on n'a pas seulement retrouvé son corps, pas plus que ceux de ses camarades ; ils étaient six en mer, ce jour-là.

ALICE

Et un pareil malheur n'a pas empêché votre fils d'affronter la mer à son tour ?

CATHERINE

Qu'est-ce que vous voulez ? ils sont tous comme ça ! C'est dans le sang. De père en fils, on est marin, et les hommes de nos côtes n'ont en tête que bateaux et avirons.

ALICE

Quel courage !

CATHERINE

Et, souvent, quelle misère ! Enfin, pour vous continuer l'histoire, Jacques mon garçon n'a jamais été bien robuste, et j'ai toujours craint pour lui la grosse besogne ; mais quand il s'est mis en route pour Terre-Neuve, il y a tantôt dix-huit mois, j'avais bien l'espoir du retour, tandis que maintenant...

ALICE

Maintenant ?

CATHERINE

Maintenant, je ne l'attends plus !

ALICE

Vous désespérez peut-être trop facilement. Que lui est-il donc arrivé ? (*Pauline entre sans être vue et écoute.*)

CATHERINE

J'en ai bien sujet, mademoiselle. Là-bas, nos marins se sont pris de querelle... c'est rude les gens de mer ! Que voulez-vous ; ils sont toujours en lutte contre la vague et le vent ; ça les excite. Donc, ils se sont querellés et pendant la dispute, Pierre, le père à Pauline, aurait, à ce qu'on assure, frappé si fort mon Jacques qu'il aurait, autant dire, assommé sur place le pauvre enfant.

ALICE

Mais c'est horrible ! ce que vous me racontez là. Etes-vous bien certaine que les choses se soient passées ainsi ? Peut-être vous a-t-on fait un récit inexact ; souvent, on exagère...

CATHERINE

Ah ! d'abord, je n'ai point voulu y croire, et j'essaye de douter encore, mais Rouvenet, un tonnelier parti avec eux, est revenu de là-bas et il a tout raconté, en jurant que c'était la vérité pure.

PAULINE, *avec énergie et s'avançant.*

Il a menti! il a menti! Rouvenet est un menteur!

CATHERINE, *tressautant.*

Tu nous écoutais donc, toi!

PAULINE

Oui, c'est faux! et tous ceux qui répètent les mensonges de Rouvenet mentent comme lui, et tant que j'aurai la force de crier, je répéterai bien haut, qu'ils sont menteurs et méchants! (*Elle sort furieuse.*)

ALICE, *se levant.*

Voilà une douloureuse histoire! Mais calmez-vous Pauline. (*Elle se retourne.*) Ah! elle est partie...

CATHERINE

Comme vous dites, mademoiselle, bien douloureuse. Mais Pauline, voyez un peu quelle furie! C'est son père qui est cause de tout mon chagrin, et quand elle me rencontre, jamais il ne lui viendrait à la bouche une bonne parole, une parole de consolation; au contraire, elle me traite de menteuse.

ALICE

Elle a grand tort.

CATHERINE

Pas de cœur, quoi! C'est sans ressource.

ALICE

En êtes-vous bien sûre?

CATHERINE

Vous pouvez m'en croire, mademoiselle, je la connais, cette fille-là !

ALICE

Eh bien, je ne suis pas de votre avis, Catherine. Et son obstination à ne pas douter, quoi qu'on dise, de l'innocence de son père, a en soi quelque chose de grand, de noble qui me touche.

CATHERINE

Personne ici ne pense comme vous, mademoiselle. Hélas ! sa pauvre grand'mère, qui est une sainte et digne femme, passe avec elle un rude temps, et chacun la plaint. Elle tâche, par de bonnes raisons, de la rendre moins colère ; mais c'est peine perdue... Maintenant que je vous ai dit la chose, je vas m'en retourner chez nous.

ALICE

Merci, Catherine, de m'avoir fait ce pénible récit. Je vous plains de tout mon cœur ; croyez-le bien.

CATHERINE

Si vous l'aviez connu, mon Jacques ! Une bonne créature !... Et si honnête, si pieux !...

ALICE

Il faut espérer encore. Je le répète, vous n'avez pas de certitude...

CATHERINE

C'est tout comme. Pourtant, que Dieu vous entende!!! Bien le bonjour, mademoiselle.

ALICE, *rêveuse.*

Bonjour, Catherine. (*Catherine sort.*) Pauvre femme, sa douleur est cruelle et son récit m'a fait venir les larmes aux yeux. Mais je me suis attardée à l'écouter, peut-être m'attend-on à la villa. (*Elle sort.*)

SCÈNE X

JENNY.

Je croyais qu'il y avait classe, cette après-midi, mais on vient de me dire que non. Alors, je ne donnerai pas la leçon d'écriture, et je pourrai monter à la Villa des Mouettes faire quelques bouquets dans le jardin de madame d'Aubel, qui me l'a bien recommandé. Je porterai en même temps des images à mademoiselle Aurette, elle les aime beaucoup, et je lui en ai promis la semaine dernière. Elles sont bien gentilles, les demoiselles d'Aubel, si aimables chaque fois que je les rencontre. Du reste, ici, tout le monde est bon pour moi, cela me console un peu d'être seule au monde. Orpheline! Quel mot triste à prononcer... Bien heureux encore ceux qui, comme moi, trouvent des âmes charitables...

SCÈNE XI

JENNY, JEANNE

JEANNE

Jenny, vous n'auriez pas vu ma petite sœur?

JENNY

Mademoiselle Aurette ?

JEANNE

Oui. Il y a quelques minutes, elle était avec moi, sur la plage ; je regardais monter la mer ; puis, quand je me suis retournée, je n'ai plus vu ma petite sœur.

JENNY

Elle ne peut pas être loin.

JEANNE, *appelant à la porte.*

Aurette ! Aurette ! (*Revenant.*) Elle ne m'entend pas.

JENNY

Voulez-vous que j'aille voir dans la cour de la récréation ?

JEANNE

Je le veux bien.

JENNY

Ne vous tourmentez pas, on va la retrouver. (*Elle sort par la porte latérale.*)

JEANNE, *très agitée.*

Nous aurions bien mieux fait de rentrer tout

de suite, comme Alice nous l'avait recommandé... (*Retournant à la porte et appelant.*) Aurette !... Aurette !... (*Elle revient.*) Elle ne répond pas... J'ai cru d'abord qu'elle s'était cachée derrière une des roches qui sont au bord de la mer, pour me faire une farce, mais je viens d'en faire le tour, et Aurette n'y était pas. Je l'ai appelée de toutes mes forces; mais, avec ce vent, on n'entend rien... Peut-être qu'elle est rentrée... (*Elle marche avec agitation.*) Jenny ne l'a pas retrouvée non plus; puisqu'elle ne revient pas... je vais courir voir à la maison. (*Elle sort par le fond.*)

SCÈNE XII

JENNY *seule, puis* PAULINE

Je n'ai pas trouvé mademoiselle Aurette... Ah ! sa sœur n'est plus là ; elle avait l'air tout inquiet. C'est pas prudent, non plus, de laisser des enfants seuls sur la plage...

PAULINE, *entrant par le fond et ne voyant pas Jenny.*

Ah ! je suis en avance, personne n'est encore rentré en classe... Tant mieux : quand je suis toute seule, je souffre moins.

JENNY, *à part.*

Pauvre fille, on est dur pour elle, tout de même.

PAULINE, *à part.*

Ils sont tous occupés de la procession. Dame, chacun ira... et s'en fera un plaisir... excepté moi.

JENNY, *à part.*

Puisqu'elle aime mieux être toute seule, je la laisse. (*Elle sort sur la pointe des pieds.*)

SCÈNE XIII

PAULINE, *seule.*

Comme j'aimais ça, quand j'étais petite, les processions!... Ma grand'mère me faisait des boucles avec mes cheveux, et me coiffait comme les petits anges qui sont dans l'église... J'avais une robe blanche et sur la tête une couronne de roses, et je priais, les mains jointes. C'est si bon de prier !... Dans ce temps-là je ne vivais pas dans la colère... je ne détestais personne... Ah ! qu'on est malheureux avec la haine au cœur !...

SCÈNE XIV

PAULINE, JEANNE

JEANNE, *sans voir Pauline.*

Je viens de rencontrer la jardinière... elle m'a dit qu'Aurette n'est pas rentrée... Je la cherche partout, je l'appelle et... rien... ça m'effraye...

PAULINE, *à part.*

Encore cette petite que je ne peux pas souffrir !

JEANNE, *apercevant Pauline.*

Vous n'auriez pas rencontré ma sœur Aurette ?

PAULINE

Non.

JEANNE

Je ne sais pas ce qu'elle est devenue ; je suis très tourmentée...

PAULINE

Ça m'est bien égal.

JEANNE, *à part.*

Le mieux est d'aller le dire à maman.

PAULINE, *raillant.*

Bien sûr qu'elle joue au loto avec les crabes.

JEANNE, *allant à la porte.*

Comme la mer monte vite, aujourd'hui !

PAULINE

Ah ! il ne fait pas bon rester à l'attendre.

JEANNE, *revenant.*

Si je dis à maman qu'Aurette est perdue, ça va la désoler... Oh ! mon Dieu ! pourvu qu'elle ne soit pas allée du côté de la Pierre aux Moules !...

PAULINE

Ça se pourrait bien.

JEANNE

C'est si dangereux !

PAULINE, *allant à la porte.*

Tiens, vous dites vrai...

JEANNE, *anxieuse.*

Vous la voyez?

PAULINE

Oui, là-bas; regardez un peu, vous la verrez comme moi.

JEANNE

Oui, elle grimpe sur la roche; elle va tomber... La Pierre aux Moules est si glissante... Et la mer arrive... elle arrive très vite...

PAULINE

Je crois bien, la Pierre est déjà dans l'eau.

JEANNE

Ah! je cours chercher de l'aide; la mer gronde... (*Elle regarde au dehors.*) Mais la plage est déserte... personne... personne; j'irai toute seule, alors...

PAULINE

Vous arriverez trop tard; et puis, vous ne savez point nager.

JEANNE

Alors, allez la sauver, vous; courez, Pauline, je vous en prie; je vous en supplie : allez-y...

PAULINE

Moi? allons donc! je suis bien trop méchante pour ça.

JEANNE, *regardant toujours dehors.*

La mer avance toujours. Aurette nous voit...

elle appelle... elle fait des signes de détresse... Pauline, je vous en supplie, sauvez-la...

PAULINE

Autrefois, oui. Maintenant, non.

JEANNE, *les mains jointes.*

Pauline, je vous en supplie... ma petite sœur appelle... Je l'aime tant, ma petite Aurette !... Mon Dieu... au secours !... au secours. Mon Dieu, venez à son aide...

PAULINE

Si mon père était là... oui, il courrait sauver la petite... Eh bien, je veux faire comme lui, je veux être brave aussi, moi; j'y vas...

JEANNE

Oh ! merci !... (*Elles sortent en courant et croisent madame d'Aubel dans la porte.*)

SCÈNE XV

MADAME D'AUBEL, JENNY

MADAME D'AUBEL

Jeanne, où cours-tu ? Elle ne m'entend pas. Pourquoi ne sont-elles pas rentrées? Je ne vois pas Aurette... Que se passe-t-il ?...

JENNY, *entrant vivement par le côté.*

Madame, je viens d'apercevoir mademoiselle Aurette sur la Roche aux Moules. La mer est grosse, et monte encore; il n'y a pas un moment à perdre...

MADAME D'AUBEL

Ma petite Aurette ? Mais elle va se noyer...

JENNY

Oui, madame ; allons vite... vite...

MADAME D'AUBEL

Oh ! mon Dieu ! venez à son secours ! Ma pauvre enfant !... (*Elles sortent en courant.*)

RIDEAU

ACTE DEUXIÈME

Décor : Intérieur de la maison de la mère Varnier. Porte extérieure au fond, assez large; porte intérieure latérale.

SCÈNE PREMIÈRE

MÈRE VARNIER, *assise*, JENNY

JENNY, *entrant.*

Eh bien, mère Varnier, comment ça va-t-il chez vous? Nos bonnes Sœurs m'envoient savoir des nouvelles de Pauline.

MÈRE VARNIER

Merci bien ; elle est encore couchée, parce que, toute la nuit, elle a geint, sans pouvoir dormir.

JENNY, *s'asseyant.*

Ah ! c'est que la mer était méchante hier, et que le sauvetage de la petite d'Aubel n'a pas été facile... La vague, le vent ; c'était une rude besogne.

MÈRE VARNIER

Seigneur ! ma pauvre Pauline aurait pu y rester. Quand je pense à ça, j'en ai le frisson.

JENNY

Heureusement, il n'y a pas eu de malheur; car, dans le moment où la petite se noyait, comme un fait exprès, pas un homme n'était sur la plage.

MÈRE VARNIER

Pauline a quasiment montré le courage d'un marin.

JENNY

C'est bien vrai... Mais, voyez-vous, cette invention d'enfant de grimper sur la Roche aux Moules, quand la mer monte ! On n'a pas idée d'une pareille imprudence.

MÈRE VARNIER

Hélas ! ça ne sait point le danger.

JENNY

Dans quel état était la pauvre madame d'Aubel ! J'en pleurais, moi.

MÈRE VARNIER

Pensez un peu, voir sa fille emportée par la vague, là, devant soi, sans pouvoir lui porter secours !

JENNY

Quand on ne connaît pas la côte et qu'on n'est pas habile à nager, c'est impossible de réussir un sauvetage.

MÈRE VARNIER

Elle est déjà venue hier au soir, madame d'Aubel, avec sa fille, mademoiselle Jeanne, et sa nièce, pour remercier Pauline; or, comme elle ne l'a point vue, elle va revenir aujourd'hui.

JENNY

Mademoiselle Aurette est déjà sur pied, à ce qu'on m'a dit...

MÈRE VARNIER

Les enfants, c'est si fort, sans en avoir l'air... (*Elle écoute.*) Ah! j'entends Pauline qui remue. Elle est levée; vous savez bien, c'est pas une fille à se reposer longtemps.

JENNY

Non, elle est travailleuse; mais tant mieux, je vais la voir avant de m'en aller; ça me fera plaisir.

SCÈNE II

LES MÊMES, PAULINE.

PAULINE

Eh bien, grand'mère, me voilà debout un peu tard; mais excusez, pour une fois; j'ai encore les bras et les jambes joliment raides, allez...

MÈRE VARNIER

Je le crois bien, ma petite.

JENNY

Bonjour, Pauline.

PAULINE

Tiens, vous êtes là, Jenny ?

JENNY

Oui, pour avoir de vos nouvelles.

PAULINE, *touchée.*

— Oh ! vous n'avez jamais eu des paroles dures pour moi, vous ; vous n'êtes pas comme les autres, je le sais.

JENNY

C'est de la part de nos Sœurs, aussi, que je suis venue.

PAULINE

Ah ! dites-leur merci de ma part ; c'est bon de s'occuper comme ça de moi.

MÈRE VARNIER

Et madame d'Aubel est venue, hier au soir, pour te voir, Pauline; mais t'étais couchée, et elle va revenir aujourd'hui.

PAULINE

J'aime autant qu'elle reste chez elle.

MÈRE VARNIER

Faut bien qu'elle te remercie ; elle y tient, cette dame.

PAULINE

Je n'ai pas besoin de ses remerciements ; qu'elle les garde, et qu'elle me laisse tranquille.

MÈRE VARNIER

Ah ! ma pauvre fille, tu seras donc toujours rude comme un galet?

PAULINE

Je suis avec les autres comme on est avec moi.

JENNY

Ce qui n'empêche pas que vous vous jetez à l'eau pour sauver les gens qui se noient.

PAULINE

Possible... mais je ne veux pas qu'on me remercie.

MÈRE VARNIER

Vous voyez comme elle est drôle, hein?

JENNY

Pauline, Pauline, vous avez grand tort...

PAULINE

Tout le monde n'est pas comme vous. Jamais une plainte... jamais une colère...

JENNY

De quoi me plaindrais-je? N'ai-je pas sujet, au contraire, de remercier Dieu tous les jours? Restée orpheline de père et de mère, j'ai été élevée par les Sœurs dont la bonté pour moi ne s'est jamais démentie...

PAULINE

Vous valez mieux que moi, je le sais bien, et depuis longtemps.

JENNY

Non, Pauline, vous êtes bonne au fond, mais vous ne voulez pas le paraître... On vous prend pour ce que vous paraissez... Les amis s'éloignent, et sans amis, voyez-vous, on n'est pas heureux. (*Pauline réfléchit profondément.*)

MÈRE VARNIER

Vous dites vrai, Jenny, vous dites bien vrai.

JENNY

Au revoir, Pauline... Pensez à tout cela et vous verrez que je n'ai pas tort; quand vous aurez réfléchi, ça vous fera le cœur moins triste.

PAULINE

J'y penserai, merci. (*Jenny sort.*)

MÈRE VARNIER

Qu'elle est gentille, Jenny, et qu'elle a bon cœur! (*Regardant vers la porte.*) Mais, voilà madame d'Aubel qui s'en revient par ici...

PAULINE

Je m'en vais, alors.

MÈRE VARNIER

Pour le coup, ce serait trop impoli; je veux que tu restes. (*Pauline se retire dans un coin.*)

SCÈNE III

MÈRE VARNIER, PAULINE, MADAME D'AUBEL, ALICE, JEANNE, AURETTE

MADAME D'AUBEL, *faisant bonjour de la tête à la mère Varnier et allant à Pauline.*

Enfin, la voici ! Pauline, ma chère Pauline, comment vous exprimer ma reconnaissance? Comment vous dire tout ce que mon cœur éprouve pour vous ? Je vous dois la vie de mon enfant, de ma chère petite Aurette... Jamais je ne l'oublierai, croyez-le bien.

MÈRE VARNIER

Madame, soyez sûre que Pauline est contente de vous avoir rendu service ; elle a bon cœur...

MADAME D'AUBEL

Après un tel acte de dévouement, qui donc oserait en douter ?

PAULINE

Dans notre famille, on trouve ça tout simple. Quand mon père était là, il n'en faisait pas d'autres ; je suis son exemple ; voilà tout.

ALICE

Et quelle mer vous avez affrontée ! la hauteur des vagues était effrayante !

PAULINE

La belle affaire ! S'il n'y avait pas eu de danger, je ne me serais pas dérangée.

JEANNE

Je voudrais la remercier aussi, mais je n'ose pas ; elle a toujours l'air d'être en colère.

AURETTE, *résolument.*

Laisse-moi, je vais lui parler. (*Elle fait quelques pas vers Pauline, puis recule. A Jeanne.*) Eh bien, non, c'est bête, mais je n'ose pas non plus.

MADAME D'AUBEL

Je sais qu'il y a des services dont on ne s'acquitte jamais, et celui que Pauline nous a rendu est du nombre ; néanmoins, mère Varnier, acceptez ce léger témoignage de mes affectueux sentiments. C'est pour vous chauffer l'hiver prochain, et si vous avez jamais besoin de moi (*Elle tend une bourse à la mère Verneuil*), n'oubliez pas que je suis tout à vous.

MÈRE VARNIER

Vous êtes bien bonne, madame... (*Pauline s'avance et repousse la bourse.*)

PAULINE, *avec fierté.*

Gardez votre argent, madame ; je suis jeune, j'ai deux bras pour travailler... Si nous ne sommes pas riches, nous ne demandons l'aumône à personne.

MÈRE VARNIER

Pauline, tu offenses madame.

PAULINE

La vie est à Dieu ; personne ne peut la payer, avec de l'argent, surtout.

MADAME D'AUBEL

Votre refus m'afflige et me blesse, Pauline ; pourquoi refuser une marque d'affection sincère ?

PAULINE

Nous sommes pauvres, mais fières, madame.

MÈRE VARNIER

Ta fierté ressemble joliment à de l'orgueil, Pauline.

MADAME D'AUBEL, *à la mère Varnier.*

Prenez, ne l'écoutez pas ; prenez, je vous en prie.

PAULINE, *avec force.*

Non, non, je ne veux pas d'argent, je n'en veux pas ; ni pour moi, ni pour ma grand'mère.

ALICE

Que faire, alors, pour vous témoigner notre reconnaissance? Dites-le! Vous nous rendrez un second service.

PAULINE, *sombre.*

Rien. Merci.

MÈRE VARNIER

Hélas ! la voilà qui redevient mauvaise. Pauvre fille! On dirait que c'est plus fort qu'elle.

JEANNE, *à part.*

Décidément, je ne lui parlerai pas ; elle me fait trop grand'peur !

MADAME D'AUBEL

Vous êtes cruelle, Pauline, et je ne vous ai

pas donné le droit d'agir ainsi à mon égard. Mais puisque vous ne voulez rien accepter de moi, qu'il soit fait selon votre désir. Cependant, ce mauvais procédé n'altère en rien ma reconnaissance ; malgré vous, je me souviendrai toujours de l'immense service que vous m'avez rendu. Mère Varnier, nous nous reverrons... A bientôt !

MÈRE VARNIER

Excusez, madame, je vous en prie ; elle reviendra à de meilleures idées...

MADAME D'AUBEL

Je le souhaite de tout mon cœur. A bientôt donc ! Venez, mes enfants. (*Elle sort avec sa nièce et ses filles.*)

PAULINE

Enfin, les voilà parties. Faut espérer que c'est tout là-dessus.

MÈRE VARNIER

Pauline, ce que tu viens de faire est très mal ; c'est l'orgueil qui t'a conseillée...

AURETTE, *reparaissant.*

Pauline...

PAULINE

Encore !... Qu'est-ce que vous voulez?

AURETTE, *confidentiellement.*

Je veux vous remercier moi-même de m'avoir retirée de la mer, et puis...

PAULINE, *radoucie.*

Et puis?

AURETTE

Je vous avais apporté une image.

PAULINE

Une image, à moi ? Vous ne me détestez donc plus ?

AURETTE

Au contraire, je vous aime beaucoup, à présent. Oui, une image, très jolie... Regardez : un petit ange qui emporte un enfant au milieu de la tempête. C'est en souvenir d'hier : j'ai pensé que ça vous ferait plaisir...

MÈRE VARNIER

Oh ! le bon petit cœur !

PAULINE, *émue.*

Vous avez pensé ça, à vous toute seule ?

AURETTE

Oui ; parce que c'est une chose à moi... En voulez-vous? Pauline, si vous la prenez, je serai bien contente.

PAULINE, *la serrant dans ses bras.*

Donnez, donnez... (*Elle prend l'image.*) C'est pas de l'argent que vous m'offrez, vous. Ah ! vous me faites du bien. Je la garderai toujours, votre image. Merci ; moi aussi, je suis contente.

MADAME D'AUBEL, *du dehors.*

Aurette, viens donc.

AURETTE

Me voici, maman, me voici.

MADAME D'AUBEL

Dépêche-toi, nous t'attendons.

AURETTE

Oui, maman. (*Aux deux femmes.*) Au revoir, mère Varnier ; au revoir, Pauline...

PAULINE, *en s'essuyant les yeux.*

Au revoir, mademoiselle Aurette, et encore merci.

MÈRE VARNIER

Au revoir, ma bonne petite demoiselle.

AURETTE, *fausse sortie, revenant.*

Voulez-vous que je vous donne aussi mon loto ?

PAULINE

Votre loto ?...

AURETTE

C'est le jeu qui m'amuse le plus ; mais ça ne fait rien, je vous le donnerai avec plaisir, si vous le voulez ?

PAULINE

Non, non, gardez-le.

AURETTE

Eh bien, alors, je l'apporterai ici ; nous jouerons ensemble quand vous n'irez pas à la pêche.

PAULINE

C'est ça ; entendu.

VOIX DU DEHORS

Aurette !...

AURETTE

Je viens. (*Elle sort précipitamment*)

SCÈNE IV

PAULINE, MÈRE VARNIER

PAULINE

Oui, elle m'a fait du bien, cette petite ; j'ai senti que son cœur comprend le mien, et ça m'a rendue meilleure...

MÈRE VARNIER

Espérons-le ; mais tu as fait une grosse peine à sa mère... la pauvre dame en est partie toute sens dessus dessous...

PAULINE

C'est elle qui nous a fait injure avec son argent.

MÈRE VARNIER

Pas du tout ; il était offert de bon cœur, et nous aurions dû le prendre... Nous sommes pauvres, et, l'hiver, il fait si grand froid sur la côte !

PAULINE

Je travaillerai double, grand'mère, et j'achèterai de quoi vous chauffer.

MÈRE VARNIER

Oui, tu es courageuse, mais l'orgueil, ça n'est pas de la fierté ; crois-moi. T'aurais dû penser aussi que nos habits sont rapiécés du haut en bas...

PAULINE

Ah ! pourquoi la misère est-elle entrée chez nous ?

MÈRE VARNIER

Parce que je me suis faite vieille, et que ton père n'est point revenu.

PAULINE

Autrefois, nous étions heureux tous ensemble, quand j'étais petite et que vous me serviez de mère. Vous rappelez-vous, comme vous me berciez le soir dans mon lit ?

MÈRE VARNIER

Oui, oui, je me souviens, et souvent je te chantais des chansons de matelot pour t'endormir.

PAULINE

Et vous m'appreniez ma prière.

MÈRE VARNIER

Notre Père... Tu la sais toujours ?

PAULINE

Et je la dis, soir et matin...

MÈRE VARNIER

Ah ! si les jours heureux pouvaient revenir...

PAULINE

Non, non, ils ne reviendront point, c'est tout.

MÈRE VARNIER

Dieu est miséricordieux, il faut se confier en lui... sa Providence veille toujours.

PAULINE

Vrai ! si ma robe n'avait pas été si usée...

MÈRE VARNIER

Eh bien, qu'est-ce que tu aurais fait...?

PAULINE

J'aurais peut-être été de la fête, comme les autres...

MÈRE VARNIER

Vas-y tout de même, c'est point à l'habit que Dieu regarde.

PAULINE

Non, j'aurais honte.

SCÈNE V

LES MÊMES, CATHERINE.

CATHERINE, *très agitée.*

Mère Varnier, eh bien, il y a du nouveau à ce qu'on croit.

MÈRE VARNIER

Quoi donc ?

CATHERINE

Vous ne savez point ?

MÈRE VARNIER

Non, si c'est une bonne nouvelle, dites-la, vite...

CATHERINE

Catelnot, le vieux pilote, qui a la vue plus

claire qu'un pingouin, répète depuis un quart d'heure qu'il voit des bateaux au large, et qu'il croit bien que c'est nos gens qui reviennent de Terre-Neuve.

PAULINE

Seigneur! si c'était vrai!

MÈRE VARNIER

Sont-ils loin encore, ceux qu'on voit?

CATHERINE

Oui, trop loin, pour bien distinguer; puis il y a de la brume; alors, il ne peut pas assurer que c'est eux...

PAULINE, *à part.*

On apprendra donc enfin la vérité!

CATHERINE

J'en tremble, moi. Et pourtant, si c'est nos gens, ils ne me ramènent pas mon garçon. Pauvre Jacques! Mais je saurai de quoi il est mort; j'entendrai causer de lui. Un garçon si doux! si pressé d'obliger « le monde! »

PAULINE

Pauvre Catherine!

CATHERINE

Comment, voilà que tu me dis une parole de pitié... on t'a donc changée, toi?

PAULINE, *sans l'entendre.*

Des bateaux au large... Pourvu que Catelnot ne se soit pas trompé! (*A sa grand'mère.*) J'y vais voir...

MÈRE VARNIER

Va, et reviens vite...

PAULINE

Oui... (*Elle sort.*)

CATHERINE

Sur la plage, tout le monde regarde... Moi, je suis venue en hâte vous dire ça, mais j'y retourne.

MÈRE VARNIER

Merci, Catherine. Mon Dieu, qu'est-ce que nous allons apprendre...?

CATHERINE

Quand je pense que si il n'était point arrivé malheur à mon pauvre enfant, il serait là, peut-être dans un quart d'heure!... (*Elle sort.*)

SCÈNE VI

MÈRE VARNIER, *seule.*

Oui, c'est dur pour une mère de pleurer son garçon. Mais, il y a pire encore, c'est de l'entendre accuser sans pouvoir le défendre, de se demander s'il est innocent ou coupable... d'attendre... d'attendre toujours, et de ne rien savoir. Mon Pierre, c'est vrai, avait des colères terribles, il ne fallait pas le pousser à bout, car il n'y faisait pas bon... mais de là à se jeter sur un camarade sans défense, il y a du chemin. Alors, qu'il ait tué Jacques... non, non,

je ne peux pas le croire, jamais je ne le croirai. Mon Dieu, faites, je vous en supplie, que la vérité soit connue, faites-nous justice, ayez pitié de ma grande peine !... Hélas! je suis vieille, pauvre, mais si vous le voulez, ôtez-moi des années qui me restent à vivre, faites-moi plus pauvre encore, mais que l'innocence de Pierre soit connue et que, mort ou vivant, personne ne l'accuse, car si la vie est un bien, l'honneur vaut encore plus !

SCÈNE VII

MÈRE VARNIER, ALICE

ALICE

Je viens de voir Pauline sur la plage, et j'en profite pour causer un moment avec vous.

MÈRE VARNIER

Vous ne savez rien des bateaux de Terre-Neuve, mademoiselle?

ALICE

Non, j'ai regardé comme les autres; mais je n'ai rien aperçu.

MÈRE VARNIER, *découragée.*

Catelnot s'est trompé !...

ALICE

On n'en sait rien encore ; calmez-vous, attendez.

MÈRE VARNIER

Ah! ma bonne demoiselle, voilà longtemps que j'attends des nouvelles! ma patience s'use, malgré moi.

ALICE, *lui donnant un paquet.*

De la part de ma tante. Prenez...

MÈRE VARNIER

Vous êtes bien honnête...

ALICE

Ma tante le veut. Surtout pas un mot à Pauline, pour le moment du moins. Ce sont des lainages, du linge et un petit souvenir, dans la poche d'un jupon.

MÈRE VARNIER

Oh! que vous êtes bonne! Remerciez bien Madame. Une vraie sauvage, que cette enfant-là... Mais merci, merci bien... (*Elle cache le paquet dans un meuble.*)

ALICE

Il faudrait lui donner un autre métier que la pêche, à votre petite-fille; ce genre de vie entretient la rudesse de son humeur.

MÈRE VARNIER

Ah! Mademoiselle, c'est qu'elle n'est pas bonne à autre chose. La mer, voilà sa joie, voilà sa vie... Grimper sur les roches, longer les écueils à marée basse, arracher les coquillages de la pierre où ils s'attachent, lancer ses filets, sentir le vent qui lui frappe la figure et

l'eau salée qui la mouille, c'est ce qu'il lui faut; elle y est accoutumée depuis l'enfance. Nous autres, filles, mères ou femmes de marins, nous ne connaissons pas autre chose.

ALICE

Pourtant, que de dangers!...

MÈRE VARNIER

Tout est d'habitude... on n'y pense seulement pas...

ALICE

N'importe, ma tante vous reparlera de Pauline et de l'avenir qu'elle voudrait lui faire en la ramenant à des sentiments plus doux.

MÈRE VARNIER

Je lui suis tout de même bien obligée, et à vous aussi, Mademoiselle. On pourra voir, en causer, ça n'engage à rien.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, AURETTE, *puis* JEANNE. *Jeanne et Aurette sont en robes de mousseline blanche.*

AURETTE, *à Alice.*

Enfin, te voilà! Nous t'avons cherchée partout; c'est drôle, mais nous te cherchons toujours.

ALICE, *souriant.*

Vous me suivez comme deux bons petits chiens. Que veux-tu?

AURETTE

Ma corbeille et ma couronne sont restées dans l'armoire de l'école ; nous venons de nous en apercevoir.

JEANNE, *entrant.*

Et mon oriflamme aussi.

ALICE, *souriant.*

Par bonheur, ce n'est pas un accident irréparable.

AURETTE

Non, mais la procession va bientôt sortir ; et moi, je ne veux pas être en retard.

JEANNE, *à Alice.*

Viens chercher mon oriflamme...

ALICE

Oui.

AURETTE

Et ma corbeille, pour que je l'emplisse de fleurs.

AURETTE *et* JEANNE

Viens donc ; je t'en prie, Alice, viens ; tout de suite...

ALICE

Ah ! mes pauvres amies, que vous êtes fatigantes !...

AURETTE

Je te dis que je ne veux pas être en retard...

ALICE, *à la mère Varnier.*

Croyez-moi, réfléchissez à ce que je vous ai dit.

MÈRE VARNIER

Merci, tout de même, à Madame... (*Alice sort, entraînée par Aurette et par Jeanne qui la tiennent chacune par une main.*) (*A elle-même.*) Pauline n'allant plus à la pêche, eh bien, non, non, vrai, je ne vois pas ça...

SCÈNE IX

MÈRE VARNIER, PAULINE

PAULINE, *découragée.*

Le vieux pilote a rêvé, la brume s'est levée, et il n'aperçoit plus de bateaux.

MÈRE VARNIER

Alors, c'étaient des contes?...

PAULINE

Des vrais contes; puis, c'est toujours à recommencer!

MÈRE VARNIER

Seigneur! quelle misère !...

PAULINE

Je viens de rencontrer les petites à madame d'Aubel. Qu'est-ce qu'elles étaient donc encore venues faire chez nous? Elles y seront bientôt toute la journée.

MÈRE VARNIER

Ah! Pauline, Pauline, ne redeviens pas mauvaise...

PAULINE

C'est vrai; je voulais être meilleure, mais, qu'est-ce que vous voulez, grand'mère, on est si malheureux!

MÈRE VARNIER

C'est pas une raison... faut bien en prendre son parti, de souffrir...

PAULINE

Moi, je ne le prends pas.

MÈRE VARNIER

Il ne faut point désespérer, Pauline ; je le dis à tous, je le répète, la Providence ne s'endort jamais.

SCÈNE X

LES MÊMES, JENNY

JENNY

Mes amies, bonnes nouvelles!... bonnes nouvelles!

MÈRE VARNIER, *tremblante.*

Eh bien, quoi encore?

JENNY

Les marins de Terre-Neuve sont en vue.

PAULINE, *haussant les épaules.*

Ah! voilà les contes qui recommencent.

JENNY

Non, non, cette fois c'est sûr. Le vieux pilote avait raison; on distingue très bien les bateaux, et six des hommes qui les montent ont mis une chaloupe à la mer pour aborder plus tôt.

MÈRE VARNIER

Alors, dites qui est-ce qu'est vivant? qui est-ce qui ne l'est point?

JENNY

On ne peut pas savoir, puisqu'ils n'ont pas touché terre.

MÈRE VARNIER

Vous ne me répondez pas franc, Jenny. Hein, mon fils est mort, et vous n'osez pas le dire?

JENNY

Vrai, personne ne sait encore rien.

PAULINE, *douloureusement.*

Mon père!... mon pauvre père!

MÈRE VARNIER

Ah! j'en souffrirais moins que de le voir déshonoré.

PAULINE

Je retourne sur la plage; je ne tiens pas en place...

MÈRE VARNIER, *se levant.*

Moi aussi, j'y vas. (*Elle s'arrête.*) Non, mes

jambes sont comme du coton; je suis trop secouée, va, toute seule.

PAULINE

Laissez faire; je ne tarderai pas à revenir.

JENNY

Allons, ne vous agitez pas comme ça, prenez courage, mère Varnier.

SCÈNE XI

MÈRE VARNIER, AURETTE, JEANNE, JENNY, *puis* PAULINE.

AURETTE, *dans la porte.*

Mère Varnier, la procession est en marche, elle va passer devant votre porte.

MÈRE VARNIER

Vous n'en êtes donc point, mademoiselle Aurette, ni vous, mademoiselle Jeanne?

JEANNE

Nous sommes arrivées en retard à l'église; elle était déjà partie; mais nous allons nous mettre dans les rangs quand elle passera devant chez vous...

PAULINE, *très agitée.*

Jacques n'est pas mort; il est dans la barque, je l'ai reconnu à l'avant.

MÈRE VARNIER

Et ton père?

PAULINE

Lui, il n'y est pas.

JENNY

N'importe, Jacques dira tout ce qui s'est passé.

AURETTE

Écoutez le beau cantique. (*On entend la fin d'une strophe, chantée à quelque distance.*)

PAULINE, *tremblante.*

Seigneur! qu'est-ce que nous allons apprendre?

MÈRE VARNIER, *joignant les mains.*

Mon Dieu! ayez pitié de nous!...

SCÈNE XII

LES MÊMES, CATHERINE

CATHERINE

Oh! que je suis donc heureuse! Mon fils arrive sain et sauf! Je viens de l'embrasser.

MÈRE VARNIER, *tremblante et se levant.*

Mais, qu'est-ce qu'il dit de Pierre?

CATHERINE

Il a sauvé la vie à mon Jacques qui se noyait...

PAULINE

Oh! voilà la vérité vraie; je le sens bien. Mon pauvre cœur, comme il bat!

MÈRE VARNIER, *haletante.*

Alors, les coups, c'étaient des mensonges?

CATHERINE

Pas autre chose, et sans le courage de Pierre, à l'heure qu'il est, je n'aurais plus d'enfant.

PAULINE

Le misérable Rouvenet! le misérable!

SCÈNE XIII

LES MÊMES, MADAME D'AUBEL, ALICE.

MADAME D'AUBEL, *qui a entendu les dernières paroles de Pauline.*

Pardonnez-lui, mon enfant ; je viens d'apprendre qu'hier au soir, il est tombé d'une roche, et s'est fendu le crâne.

PAULINE

Justice de Dieu! tu viens toujours à l'heure!

ALICE

Ne songez maintenant qu'au bonheur de voir votre père disculpé ; oubliez le coupable.

MÈRE VARNIER

Mais pourquoi Pierre n'arrive-t-il pas avec les autres?...

CATHERINE

Il est en route, et fait voyage sur le bateau-

hôpital qui ramène les malades. Il paraît qu'il les soigne, tout comme une sœur de charité.

MADAME D'AUBEL

Vous le voyez, Pauline, votre grand'mère disait bien vrai, la Providence veille sans cesse, sur les plus humbles comme sur les grands; n'en doutez jamais...

PAULINE

Je crois en elle et je la bénis du fond du cœur. Mais vous, Madame, que j'ai offensée par mes mauvaises paroles, vous dont j'ai repoussé si injustement les bienfaits, voulez-vous oublier ma vilaine façon d'agir? Je vous en demande bien sincèrement pardon.

MADAME D'AUBEL

Puisque vous regrettez votre conduite à mon égard, ma chère enfant, je ne veux me souvenir que d'une chose, c'est que vous avez sauvé ma fille.

PAULINE

Merci, Madame ; vous êtes très bonne. (*Madame d'Aubel tend la main à Pauline qui, très émue, s'essuie les yeux. Les chants religieux se rapprochent.*)

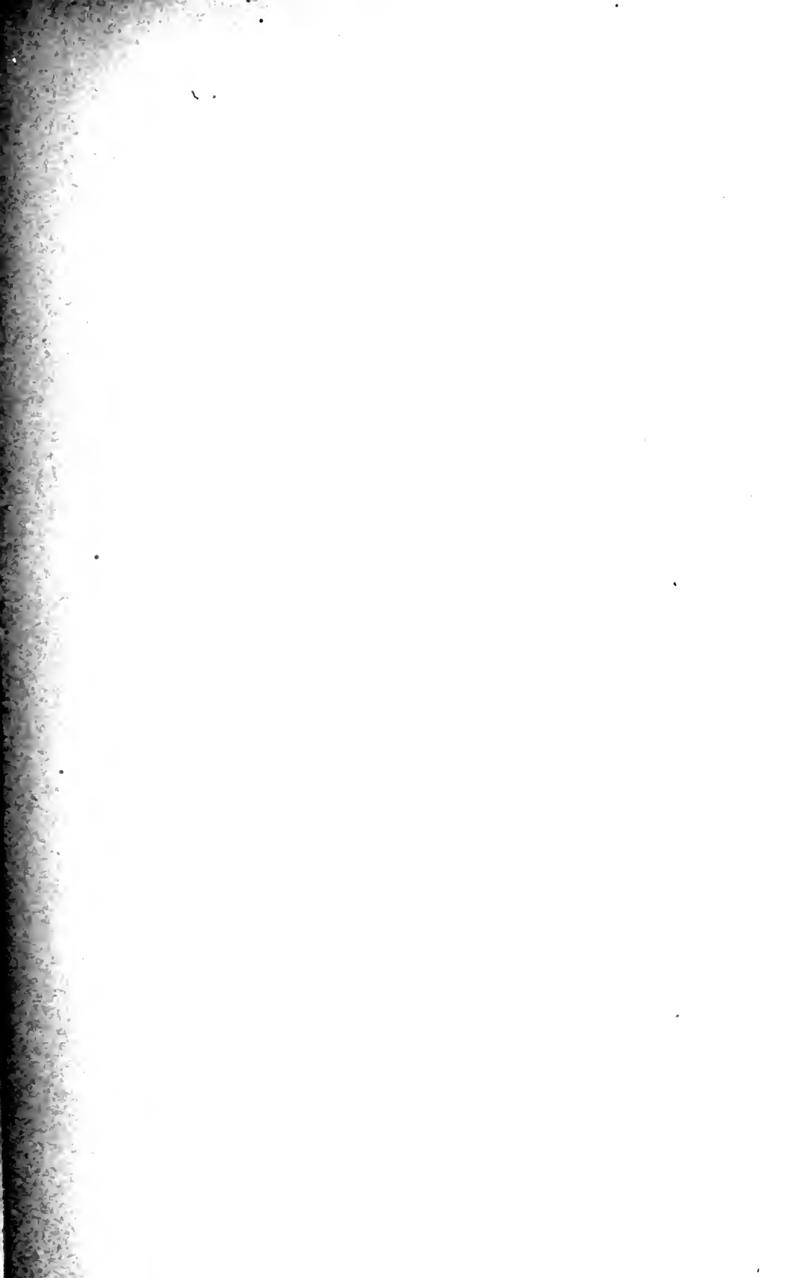
AURETTE, *entraînant Jeanne par la main.*

La procession... (*Elles sortent et prennent rang. Pauline tombe à genoux et prie, la mère Varnier joint les mains avec ferveur, les autres*

personnes s'inclinent. Par la porte, grande ouverte, on voit passer des enfants avec des corbeilles, et des jeunes filles portant des bannières...)

RIDEAU

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY



LES DEUX SOURDES

COMÉDIE EN TROIS ACTES

Par JEHAN GREECH

Un volume in-12. . . . . 1 fr. »

Voilà une amusante comédie pour jeunes filles, pleine d'entrain et facile à jouer, n'exigeant point de décors ni de mise en scène. L'aut qui a l'habitude de la jeunesse, sait manier le dialogue d'une façon et légère avec beaucoup de gaieté. L'action repose sur un quiproquo plus amusants, et les personnages principaux sont des types fort dessinés. Deux vieilles filles, deux sœurs, sourdes toutes deux, se refu à reconnaître leur infirmité, vivent ensemble *sans s'entendre*, et ne pou se passer l'une de l'autre. Il y a une étude charmante de caractère : l' d'une douceur angélique, voit tout du bon côté; l'autre, irascible et p miste; et c'est là, par le contraste joliment accentué, qu'est la valeur raire de cette petite pièce. A côte des deux héroïnes, se meuvent les sonnages secondaires : la concierge, madame Michu, très comiqu domestique dévouée et grondeuse, la soubrette méchante; une aim jeune fille et de pauvres femmes touchantes en leur misère. Les trois sont rapides, le dialogue serré, sans longueurs, avec la note sentime et la fin nécessaire : la bonte triomphant de la méchanceté et la pessi *Palmyre* convertie à la douce morale de sa sœur par la tendresse charité.

TROIS CANARDS

COMÉDIE-BOUFFE EN TROIS ACTES

Par MARIE J.

Un volume in-12 . . . . 1 fr. »

Yvette est une petite bonne à la langue bien pendue et au cœur e lent. Mme Piquois l'envoie chez sa fille porter trois canards. En r Yvette, émue de pitié à la vue de la misère d'une pauvre femme, donr canard à l'infortunée; mais comme elle était porteuse d'une lettre ar çant l'envoi de trois canards, pour ne pas mentir ni découvrir son au secrète, elle répond, selon la demande qui lui est faite : « Oui, deux can oui, trois canards. » Impossible de la sortir de là.

Enfin tout se découvre, elle est un peu grondée, mais on lui parc en raison de son bon cœur.

EMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

